

## *La tempête apaisée*

Quel évangile magnifique, simple et réconfortant ! Nos tempêtes ne manquent pas, de tous ordres : personnelles, familiales, communautaires, ecclésiales, sanitaires, sociales, écologiques et j'en passe... Et à chaque fois on a l'impression de couler alors que le Christ, pourtant, est bien là. Il s'agit juste de ne pas l'oublier et de lui demander de l'aide. Aussitôt qu'on le laisse intervenir, le grand calme revient. Ainsi l'expérience des apôtres leur a permis de passer d'une rive à l'autre, comme Jésus les y invite. Ils sont passés de la peur à la crainte, de la peur devant les dangers de la vie à la crainte devant le maître des éléments. Ils sont passés sur l'autre rive en constatant qu'en Jésus, c'est le Créateur qui s'adresse à la mer, comme il se révéla à Job pour limiter *l'orgueil de ses flots*. Et déjà on peut lire dans cette mer déchaînée les puissances de la mort définitivement terrassées dans la pâque du Christ : *Ce monde nouveau est déjà né*.

Cela étant dit, entrons dans la complexité de la situation que les apôtres ont vécue pour mieux faire droit à la réalité de nos tempêtes qui, par définition, sont toujours compliquées. Tout d'abord comment Jésus arrive-t-il à dormir ainsi dans une barque qui coule ? *Sur le coussin à l'arrière*, précise saint Marc, comme s'il se tenait aux commandes mais endormi. Même très fatigué, comment peut-il ne pas être réveillé par les vagues passant par-dessus bord ? S'agirait-il d'un autre sommeil ? Ou bien serait-ce qu'en fait la panique a gagné ces pécheurs aguerris qui vont se noyer en réalité dans un verre d'eau ? Cette mer n'est d'ailleurs qu'un lac ! On les connaît ces tempêtes sous le crâne qui oublie Jésus dans son sommeil. À peine ose-t-on le réveiller, tout disparaît et l'on constate que la hauteur des vagues mugissantes correspondait à la taille de notre ego.

*Survient une violente tempête. Les vagues se jetaient sur la barque, si bien que déjà elle se remplissait*, constate saint Marc. L'évangéliste présente donc la réalité d'un fait brut en y ajoutant une note subjective : l'agressivité des flots. Le sommeil de Jésus laisse comme un doute sur la gravité objective de la situation. N'en est-il pas ainsi de toutes nos tempêtes ? Si je veux fuir la réalité, elle me donne toujours l'impression de vouloir m'agresser. Comment faire alors la part des choses ? Notre foi au Créateur ne suffit ainsi pas à éviter la panique, elle l'accentue même ! Dans ma tête, je sais que Dieu est là, paisible et c'est bien cela le pire !

S'ajoute alors la remarque qui complique définitivement tout : Jésus leur reproche leur manque de foi comme si les apôtres auraient dû le laisser dormir. Fallait-il qu'ils fassent une séance de zen entre le mugissement des flots et le ronflement du maître ? Non, mais écoutons vraiment la manière dont ils le réveillent : *Maître, nous sommes perdus ; cela ne te fait rien ?* Leur manque de foi n'est pas dans le fait de réveiller Jésus, mais dans celui de l'accuser d'être insensible à leur sort. Toujours cet héritage adamique : accuser le Seigneur à la moindre occasion dès que la réalité nous déçoit ou nous effraie. Passer de la peur à la crainte véritable, c'est justement refuser d'accuser Dieu de nous oublier pour revenir sans cesse à sa présence, et surtout se refuser la peur de le réveiller ! L'histoire de Job montre que Dieu ne veut pas entrer en procès avec l'homme. Qui est le fautif, Dieu ou Job ? se demande-t-on durant tout le drame de ce juste. Mais quand Dieu parle, il se place à un niveau tout autre, celui de la magnifique générosité de son pouvoir créateur. Comment penser que Jésus voulait dormir tranquille plutôt que d'être réveillé ? Un Dieu qui veut rester impassible n'a pas besoin de s'incarner. Ou alors Jésus ressemblerait-il au prophète Jonas qui veut dormir tranquille en fond de cale alors que la tempête tente de l'empêcher de fuir sa mission ?

Voilà une référence que notre envie d'être rassurés et de tout simplifier préférerait éviter d'aborder ce matin. D'autant plus que cela va rallonger mon discours ! Tant pis : laissons dormir ceux qui sont déjà confortablement arrimés sur leur coussin, bercés par ma voix et noyés dans la tempête de mes idées décousues. Jésus dans sa barque ne ressemble-t-il pas à ce prophète immature qui fuit le lieu de son apostolat ? L'autre rive qu'il veut aborder est celle de Gerasa, peuplée de païens. Ne tourne-t-il pas le dos à sa mission en Israël ? Jonas représente l'irresponsabilité que Dieu a besoin d'éduquer pour sauver les hommes. Insensible au drame du salut, il ne répond pas à Dieu, ne le prie pas et préfère se laisser jeter à la mer. Dans le tourment extérieur de la tempête, le croyant vit un tourment plus violent encore, celui du doute. Jésus endormi ressemble tantôt au prophète insensible à son destin, tantôt au créateur impassible et lointain. *Nous sommes perdus. Cela ne te fait rien ?* Le Sauveur existe, mais seulement dans nos théories. Il est là mais ronflant, irresponsable et insensible, bref c'est à en préférer le sort des athées.

L'autre rive que Jésus veut nous faire aborder est celle de l'expérience de son mystère. Celle de la confiance au Dieu qui n'accuse pas mais prend soin des hommes, **pour** que nous nous soucions avec lui du salut de toute l'humanité ! Jésus n'est pas venu pour nous éviter les tempêtes et sauver notre petit confort et nos routines. Il ne s'est pas fait chair pour nous éviter la souffrance ni même la mort ! Son salut, en revanche, nous sauve de l'isolement et de l'absurde. Et il le réalise en traversant notre souffrance et en vivant notre mort. C'est même en lui que tous, nous passons *par la mort*, ose dire saint Paul. Alors *l'amour du Christ nous saisit* et notre existence se décentre pour se centrer sur lui dans un profond sentiment de reconnaissance. Il est dans notre barque, le centre de notre vie, et en même temps se fait notre refuge : nous sommes en lui, créatures nouvelles. Voilà l'autre rive, la rive pascale, du monde nouveau où le Christ interpelle à jamais la tempête de notre solitude et du non-sens : *Silence, tais-toi.*

Dans ce monde nouveau, pourtant les autres tempêtes continuent. Elles permettent à chacun de choisir son propre stratagème pour vivre la traversée et mieux connaître ainsi le mystère du Christ qui sommeille en lui.

Il y a celui qui se couche avec Jésus, le Dieu sur son coussin, pour dormir avec lui. Il profite du calme plat sans même avoir à réveiller son bien-aimé comme l'épouse du Cantique (2, 7). Ou bien il sait que si l'eau le touche, Jésus-homme aussi sera touché et ils se réveilleront ensemble. Ou encore il découvre que les vagues ont beau se déchaîner, elles ne font jamais que passer alors que la barque, elle, est devenue roc inébranlable. Il y a celui qui réveille au contraire Jésus à la moindre vaguelette. Il ne lui *laisse aucun repos* comme *les veilleurs sur les remparts de Jérusalem* (cf. Is 62, 7) ; sans aucune crainte de sa réaction. Il sait que Jésus, même fatigué, non seulement n'accuse personne mais surtout qu'il est venu justement pour partager avec lui les impressions du voyage : sentir les coups de vent sur son visage ou le roulis des vagues dans ses entrailles. Il s'est fait homme justement pour vivre mon mal de mer ou mes rages de dent, et finalement ma mort, de la première peur de son approche au dernier râle de mon souffle. Finalement avec ce Jésus-là, l'angoisse même de la mort devient une tempête dans un verre d'eau, au son de sa voix qui s'exclame : *Silence, tais-toi !*

Vraiment chacune de nos tempêtes est l'invitation à approfondir notre expérience du mystère de Jésus. Ni Dieu impassible situé au sommet de nos théories qui devraient nous permettre d'éviter de sentir aucune vague et de fuir tous les problèmes. Ni prophète immature et insensible qui ne pense qu'à son propre salut sans se soucier du sort de l'humanité. Jetons ces deux alternatives à la mer déchaînée de nos doutes pour voir le Christ à la fois vrai Dieu et vrai homme devenir le centre de notre vie pour partager le concret de toute notre existence !